

LES PIEDS AU MUR

Je le portais sur mon dos, en bandoulière, pour aller aux cours, chaque vendredi après-midi. Avec ses volutes en bois verni, ses « S » ciselés, son archet à l'embout de nacre et ses cordes tendues comme un arc, je lui trouvais un air insolent. Ce violon n'avait pas quitté son étui depuis le dernier vendredi. J'avais treize ans, le dos courbé, et une grande mèche qui me tombait sur la figure. Jouer de cet instrument me donnait des crampes. Et même plus: les chats de la maison s'enfuyaient par la fenêtre dès qu'ils me voyaient ouvrir la boîte.

J'étais arrivée un peu en avance, j'attendais dans le hall que l'élève précédent termine sa leçon. Il se débrouillait assez bien, les notes traversaient la paroi, décidées, claires, et soulignaient effrontément l'écart qui le séparait de moi.

« As-tu travaillé cette semaine ? » C'était la phrase fatidique qu'allait me poser madame Carreau. Elle avait un physique plutôt rêche, des longs doigts, des cheveux courts, et toujours des jupes droites. Elle souriait rarement. Ce corridor devait être à son goût. J'étais assise sur une chaise de style, sous le regard de personnages illustres, accrochés bien droits aux murs. C'était un autre monde que celui dont j'avais l'habitude ! Mes parents ne s'intéressaient ni aux personnages illustres, ni aux antiquités.

J'avais neuf ans lorsque ma mère avait fait un rêve : j'étais sur scène, je jouais du violon, comme un ange venu du ciel, et le public m'acclamait. J'adhérai aussitôt à ce destin exceptionnel que me réservaient les songes maternels: « Oui, je veux faire du violon ! »

Mes parents, qui n'y connaissaient rien en musique, s'étaient fait conseiller par un ami bâlois, et m'avaient acheté un beau violon tout neuf. Je me souviens que mon père avait été très fier ce jour-là de payer cash sur le comptoir du luthier. L'idée que sa fille soit violoniste le remplissait de panache. Par la suite il ne m'entendit qu'aux Noël's en famille. Ma mère, plus souvent à la maison, n'entendait pas plus mes grincements maladroits. Elle avait laissé tomber assez vite la prise en main de ma carrière, n'imaginant pas un seul instant qu'il eût fallu manier d'avantage la baguette pour me faire sortir quelque chose de valable du ventre de cet instrument.

Madame Carreau, au début, m'avait expliqué que la petite pièce de bois à l'intérieur du violon s'appelait l'âme. Ce mot m'avait fait de l'effet. Et je n'étais pas loin d'imaginer que l'instrument possédait quelque chose de vivant, étranger à moi, et qu'il allait falloir dompter. J'avais appris à caler l'animal entre le menton et l'épaule, les muscles de mon cou, jusqu'aux joues, se raidissaient aussi sec comme un serre-joint. Dans cet état de tension, l'avant-bras gauche et le poignet à sa suite devaient s'enrouler autour du manche, afin que les doigts se posent sur les cordes, le plus décontractés possibles, comme s'ils venaient du ciel. La tenue de l'archet était un exercice aussi stratégique de « raidissement non crispé ». Il fallait, avec le pouce et l'index, fermement mais pas trop, tenir l'extrémité de la baguette, qui mesurait presque un mètre. Le petit doigt devait à lui seul contrebalancer le tout, afin que l'archet n'aille pas valdinguer à l'autre bout de la pièce. Tout cela sans rigidité encore. Cette mission me semblait irréalisable, et mon petit doigt se hérissait comme un bout de fer, tout exsangue et suffocant, comme les muscles de mon cou, et je devenais de la tête aux pieds, un bout de bois.

Et en avant la musique ! Pour mettre en mouvement l'archet, un fil invisible devait diriger mon poignet dans la direction du menton. Je m'imaginai affublée de ficelles éparses, à la manière d'une marionnette, suspendue au plafond de la pièce de madame Carreau. Les crins, tendus eux aussi, devaient glisser généreusement à quarante-cinq degrés pile sur chaque corde, tout ça plus ou moins rapidement, en concordance avec les doigts à l'autre extrémité de mon corps, qui s'accrochaient au manche désespérément. A force de crampes et de

pressements aléatoires, les sons donnaient une vague idée des croches et des syncopes qui se suivaient sur la partition.

Cette gymnastique éprouvante allait se dérouler dans quelques minutes. D'abord, j'allais m'affairer à tendre l'archet, à farter les crins de poudre collante, comme un rituel bien rôdé. Et mon violon allait me toiser, imperturbable. C'était l'ennemi. Je savais qu'il ne me dévoilerait pas plus ses secrets que d'habitude. Madame Carreau allait s'occuper de l'accorder, et il ne broncherait pas.

Une année auparavant, j'ai bien cru que tout cela allait se terminer. Madame Carreau fit tourner les chevillères, tout en pinçant chaque corde pour s'assurer du ton. Mais ce jour-là elle appuya si fort que la fine cloison de bois ne résista pas. On entendit un gros craquement. Le visage de madame Carreau était devenue livide. Casser le violon de son élève! Ça la fichait mal! J'avais tenté de la reconforter, en lui disant que ça pouvait arriver à tout le monde? Au fond de moi, je sentais bien que ce trucidage ne m'émouvait pas. Plus de violon, plus de crispations! à moi la liberté! Mais l'assurance paya. On répara l'objet, et je dus retourner aux cours, fataliste ou désespérée, sans oser remettre en question cette carrière absurde, comme on porte sa croix sans rien dire, à l'âge ingrat où tout me semblait impossible.

« As-tu travaillé cette semaine? » Cette phrase m'obligeait à mentir. Parfois j'ouvrais les partitions le vendredi à midi, pour me donner bonne conscience. Je chantonnais la sonate de Vivaldi dans ma tête... c'était tellement gai! Moi je préférais les musiques tristes, les mineures, avec beaucoup de bémols. Quelques fois pendant les cours, Madame Carreau m'accompagnait au piano. Il se passait soudain quelque chose de grandiose, de voluptueux, les accords enveloppaient la pièce, et à ce moment-là, que ce soit gai ou triste, j'adorais ça! Mais la magie s'effondrait dès que j'appuyais mon archet sur les cordes. J'aurais préféré ne pas exister. J'étais une tache. Mon violon miaulait, crissait, coïnçait... Pas comme celui du garçon d'à côté, qui n'en finissait pas de me miner.

La porte s'ouvrit enfin. C'était à mon tour. Alors que j'étais en train d'ouvrir la boîte, madame Carreau s'était assise sur le tabouret du piano, bizarrement, d'un air las. Et la phrase redoutée arriva plus vite que d'habitude.

- Oui, j'ai travaillé un peu, pas trop, lui dis-je, avec tout l'aplomb dont j'étais capable.
- Ecoute. J'ai bien réfléchi, il te faut retourner à la maison. C'est inutile que tu continues. Tu ne fais aucun progrès.

Après cinq ans! La vieille vache! Mais je ne trouvais rien à dire. C'était l'humiliation. Je me souviens être sortie de chez elle toute rougissante, mon violon sur le dos, les épaules au ras du sol.

Pourtant un peu plus tard, au tournant de la rue, je fus prise soudain d'un sentiment de jubilation extraordinaire. J'étais donc enfin libre! J'avais gagné!

Je pris un air grave lorsque je fus devant ma mère. Il fallait lui annoncer l'échec. Elle allait être déçue.

- Madame Carreau m'a renvoyée. J'arrête le violon.
- Ah, bon? Finalement, ça t'ennuyait, non? me dit-elle pour toute réponse en se replongeant dans sa plate-bande.